

La rivière de verre le ciel couleur d'yeux bleus — tu disais  
 pervenche — les parfums d'un vert enfantin.  
 Toutes ces heures claires vertes bleues, vertes claires bleues !  
 Si légers les nuages aéroplanes, qui sont les poissons sous  
 l'eau sans bruit  
 Si souvent sifflaient, avec un bruit métallique qui me  
 secouait jusqu'à la racine des entrailles  
 Les rapides pour les ports atlantiques, les mondes ressuscités  
 de nos mémoires.

Je ne pouvais garder dans mes mains ta tête, tes yeux d'anti-  
 lope comme mes yeux aimantés  
 Mes yeux fixes devant toi.  
 Si légers les aéroplanes blancs  
 Si souvent sifflaient les rapides sur les ponts aériens !  
 Et puis un jour, étrangers dans ce paysage trop connu  
 Sans au revoir nous sommes partis, partis un jour sans  
 couleur et sans bruit.

## CHANT D'OMBRE

L'aigle blanc des mers, l'aigle du Temps me ravit au-delà  
 du continent.  
 Je me réveille je m'interroge, comme l'enfant dans les bras  
 de Kouss que tu nommes Pan.  
 C'est le cri sauvage du Soleil levant qui fait tressaillir la terre  
 Ta tête noble nue de la pierre, ta tête au-dessus des monts  
 le Lion au-dessus des animaux de l'étable

Tête debout, qui me perce de ses yeux aigus.  
 Et je renais à la terre qui fut ma mère.

Voici le Temps et l'Espace, entre nous précipice et altitude  
 Que se dresse ton orgueil porte-neige jadis couleur humaine  
 — J'y disparaissais, laboureur couché dans l'ivresse de la  
 moisson mûre.

Je glisse le long de tes parois, visage escarpé.  
 Le meilleur grimpeur s'est perdu. Vois le sang de mes  
 mains et de mes genoux  
 Comme une libation le sang de mon orgueil antagoniste,  
 déesse au visage de masque.

Me faudra-t-il lâcher les tempêtes de toutes les cavernes  
 magiques du désert ?

Rassembler les sables aux quatre coins du ciel vide, en une  
 ferveur immense de sauterelles ?  
 Puis dans un silence immémorial, le travail du froid apo-  
 calyptique ?

Glissent déjà tes paroles confuses de femme, comme des  
 plaintes d'heureuse détresse, on ne sait  
 Et les pierres, brusque et faible chute, vont prendre le  
 fracas des cataractes.

Toute victoire dure l'instant d'un battement de cils qui  
 proclame l'irréparable doublement.

Tu fus africaine dans ma mémoire ancienne, comme moi  
 comme les neiges de l'Atlas.

Mânes ô Mânes de mes Pères  
 Contemplez son front casqué et la candeur de sa bouche  
 paréc de colombes sans taches

Comparez sa beauté et celle de vos filles

CHANTS D'OMBRE

Ses paupières comme le crépuscule rapide et ses yeux vastes  
qui s'emplissent de nuit.  
Où c'est bien l'aïeule noire, la Claire aux yeux violets sous  
ses paupières de nuit.  
« Mon amie, sous le sombre des pagnes bleus  
« Les étoiles effeuillent les fleurs d'ouate de leurs capsules  
éclatées.  
« Le Seigneur de la brousse s'est tu, qui a fait taire la révolte  
des bruits sourds.  
« Vois ! le brouillard doucement s'est égoutté en claires  
gouttelettes de lait frais. »  
Écoute ma voix singulière qui te chante dans l'ombre  
Ce chant constellé de l'éclatement des comètes chantantes.  
Je te chante ce chant d'ombre d'une voix nouvelle  
Avec la vieille voix de la jeunesse des mondes.

VACANCES

Cette absence longue à mon cœur  
Cette vacance de trois mois comme ce sombre couloir de  
trois semestres captifs.  
J'avais perdu mémoire des couleurs  
Jusqu'à ton visage que je recomposais en vain, avec les  
yeux battus de mon esprit.  
Et ton silence distant comme une mémoire qui s'oublie !  
Restait l'odeur de tes cheveux, si chauds de soleil  
— Rien que la caresse de mon col haut et souple sur ma  
joue

CHANTS D'OMBRE

Restait la splendeur de ta tête !  
Comment oublier l'éclat du soleil, et le rythme du monde —  
la nuit le jour  
Et le tam-tam fou de mon cœur qui me tenait éveillé de  
longues nuits  
Et les battements de ton cœur qui à contretemps l'accompa-  
gnaient  
Et les chants alternés. Toi la flûte lointaine qui répond  
dans la nuit  
De l'autre rive de la Mer intérieure qui unit les terres opposées  
Les sœurs complémentaires : l'une est couleur de flamme et  
l'autre, sombre, couleur de bois précieux.  
Ton visage !  
Sans doute est-ce lui, non la ténèbre de ma prison non  
l'humidité de ma vie  
Qui efface toute couleur et tout dessin, tel le soleil triom-  
phant à l'entrée de l'hivernage  
Lorsque n'est pas tombée la goutte d'eau première  
Que les pays sont blancs et les sables illimités.  
Je sais le Paradis perdu — je n'ai pas perdu souvenir du  
jardin d'enfance où fleurissent les oiseaux  
Que viendra la moisson après l'hivernage pénible, et tu  
reviendras mon Aimée.  
Tu seras dans mes bras comme une gerbe lourde et brune  
Ou le sik triomphal qu'agite l'athlète vainqueur, et il se  
sent un dieu.